

**POUR L'AMOUR DES MIENS**



Anne ALASSANE

**POUR L'AMOUR  
DES MIENS**

*Avec la collaboration de Dominique Cellura*

Michel  
LAFON

*Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013  
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*À la vie, et à tous ceux qui remplissent la mienne.*



## Prologue

Quelle mère ai-je été avant de vous perdre ? Une mère aimante, tendre et dévouée, soucieuse de votre bien-être, même si, j'en conviens, le quotidien m'a toujours trop accaparée... Un peu absente, donc. Comme des millions de femmes de par le monde, ce qui n'en fait pas pour autant des mères indignes. Ai-je été laxiste ? Parfois, sans doute. Souvent, peut-être. En tout cas, plus que je ne voulais bien l'imaginer jusqu'à ce jour. Je n'ai pas l'obsession du contrôle et j'avais choisi de vous laisser croître, non pas comme des herbes folles, mais comme j'ai moi-même grandi en Afrique, libre, insouciant ; une jeune pousse impatiente de s'élancer vers la lumière. Autoritaire ? Je l'ai probablement été aussi, à l'occasion. Rarement, en tout cas. Je suis comme toutes les mères : imparfaite. Mais Rose, Louise, mes filles, mes amours enfuis à jamais et trop tôt, quelle mère faut-il être pour avoir un bref instant, un si bref instant, souhaité qu'au moins l'une de vous survive

au cauchemar? Sur laquelle d'entre vous mon choix s'est-il inconsciemment porté à cet instant précis, alors que la mère que je suis savait qu'il était déjà trop tard? Pardonnez-moi, j'étais prête à tout, à passer n'importe quel pacte, j'étais au fond d'un abîme de détresse, j'étais dans un état second. De toute façon, cette question ne se pose plus... Je n'aurai jamais à y répondre puisque vous êtes mortes l'une et l'autre. Et moi je vivrai avec votre mort jusqu'à mon dernier souffle.

Je pleure votre perte, je pleure votre absence, je pleure celles que vous ne serez jamais. Celles qu'assurément vous étiez appelées à devenir tant votre caractère, vos goûts, votre personnalité étaient déjà des évidences à mes yeux. Ce sont les mauvais choix que j'ai faits qui vous ont arrachées à moi; pas ceux que j'ai faits ce jour-là en particulier – je les identifie d'ailleurs avec une acuité qui m'est insupportable... Non, je parle des mauvais choix que j'ai faits au fil du temps, durant ces derniers mois qui ont précédé votre disparition. C'est un enchaînement sournois, une succession d'événements insignifiants et de faits anodins qui tressent l'irréversible, ce que d'aucuns appellent, avec la volonté de vous apporter du réconfort, le « destin ». Quel a été le vôtre? Celui de deux étincelles. Deux étincelles de vie sitôt apparues, sitôt éteintes. Deux lucioles que la nuit a englouties.

Vous aviez deux et quatre ans...



I

**Une jeunesse africaine**



Avant – il y a maintenant un « avant » et un « après » –, je faisais partie de ces femmes qui éprouvent parfois le besoin de se pencher sur le cours de leur existence pour constater qu’elles sont heureuses. Un peu comme les navigateurs qui s’assurent du bon cap suivi en braquant leur sextant vers les étoiles. Oui, heureuse je l’ai été longtemps. La vie s’est montrée douce avec moi dès l’enfance, j’en garde des souvenirs merveilleux...

Je suis née le 6 mai 1976 à Toulouse. Je n’avais pas six mois lorsque mes parents sont partis s’établir en Centrafrique, à Bangui, où mon père, à peine sorti de l’École centrale, s’est vu appelé à enseigner les mathématiques afin de s’acquitter de ses obligations militaires. Ma mère, étudiante à la Sorbonne, allait peu après y obtenir son premier poste dans l’enseignement. Mes parents forment alors un jeune couple d’expatriés – d’« expats » –, vingt-sept et vingt-cinq ans, très intello, un peu

baba, qui découvre, émerveillé, le pays de Jean Bédel Bokassa, président à vie autoproclamé empereur en 1977 avec le faste que l'on sait. Ils vivent à l'hôtel, achètent un vieux Land Rover à un couple de Danois en partance pour le Zaïre, courent la brousse à son volant durant le week-end et les vacances. Ils ont une passion pour cette terre odorante, sa magnificence, sa démesure. Et pour ceux qui la peuplent. Ils sont fascinés par les Pygmées ignorants des frontières, curieux de chaque ethnie et de son mode de vie. Moi, à six mois, je suis de tous les voyages, de toutes les expéditions. Lorsque je ne suis pas brinquebalée à l'arrière du Land, je glisse sur les eaux brunes du fleuve. En pirogue ou à bord du *Jean-Bokassa*, embarcation personnelle de l'empereur qu'exploite un croisiériste. Mes parents visitent les centres agricoles, les plantations de café artisanales, les villages et les écoles du pays. Voient-ils un petit marchand de papillons sur le bord de la piste ? Ils s'arrêtent pour discuter avec lui et découvrir les merveilles qu'il propose. Ils s'attardent sur les marchés, palabrent avec le forgeron ou la marchande de brochettes. Ils n'ont pas d'argent mais ils ont du temps. Et ils s'aiment.

Ma mère me porte sur son dos, à l'africaine. Et même si je n'ai pas alors conscience de cette magie qui m'entourne, je vais m'en imprégner. Je vis mes premières émotions. Ma nounou me dépose sous les tables lorsqu'elle va faire tresser ses cheveux en nattes interminables. Cela dure des heures.

J'observe. Mon cerveau emmagasine des images, des sons, des odeurs. Sans le savoir, je me nourris au sein de l'Afrique...

Quelques mois après leur arrivée, mes parents quittent le *Saint-Sylvestre*, ce petit hôtel qui avait fort aimablement accepté de leur ouvrir un compte alors qu'ils attendaient leurs premiers subsides. Ils s'installent dans une vaste maison pleine de meubles et de lumière, toujours ouverte. Elle appartient à un ministre, et c'est l'État qui la loue aux coopérants. Un salon immense, trop grand pour nous, et trois chambres. Disons que cette maison, c'est leur base. Parce que les mois passent, et ils ont toujours autant la bougeotte. Ainsi, je n'ai pas un an quand nous partons en expédition dans le nord du Cameroun, dans les montagnes sacrées des Kirdis, autrement dit, chez les « infidèles » – ils ne sont ni chrétiens ni musulmans.

À deux ans, je suis au Congo, là où le fleuve charrie des billes de bois à perte de vue; de frêles silhouettes sautent de l'une à l'autre en un jeu qui se révèle parfois mortel. Celle qui tombe sera-t-elle écrasée ou emportée par les courants? Pour elle, pas de salut: le fleuve Congo, abyssal, est le plus profond de la planète, et son débit est aussi furieux que celui de l'Amazone. Je vis sous la tente, je me baigne dans les rivières où des femmes au maintien d'altesse s'accroupissent pour laver leur linge ou une pauvre vaisselle. Je m'endors à l'ombre des flamboyants dans l'après-midi et sous la moustiquaire la nuit venue, bercée par les bruissements de la jungle, les cris brefs et stridents des singes qui s'invectivent, le staccato obsédant des insectes.

Quand nous rentrons de brousse, des grappes humaines sont accrochées au Land. Hommes taillés dans l'ébène et femmes aux seins nus s'interpellent, riant de toutes leurs dents, s'esclaffant, soulignant leurs propos à grand renfort de moulinets des bras et des mains qui claquent sur les cuisses. Un 4 × 4 pour transporter le manioc, le lait, le beurre, un régime de noix de palme ou de bananes, des ballots de coton, voire une chèvre ou un bouc vivants... Quelle aubaine!

Je m'exprime à peine dans notre langue alors que le sango m'est déjà familier. Mais il va nous falloir bientôt quitter l'empire de Jean Bédél Bokassa. Le tyran qui a ordonné des massacres dans les rues de Bangui est destitué. La France a pris part à l'opération Barracuda<sup>1</sup> et ses ressortissants n'y sont plus en sécurité. Les rapports avec la population locale se sont « gâtés », pour reprendre l'expression du moment...

Événement d'importance, notre famille s'est agrandie avec l'adoption de Sonia, une petite Centrafricaine dont la maman est décédée peu de temps après sa naissance. L'enfant passait de famille d'accueil en famille d'accueil, son géniteur ne lui manifestait que peu d'intérêt. Un jour, mon père et ma mère m'ont demandé si j'accepterais que Sonia « reste avec nous ». Il me faudrait alors partager ma

---

1. Opération militaire organisée par la France en 1979 dans le but de renverser l'empereur centrafricain Bokassa I<sup>er</sup>.

chambre, mes jouets – et aussi mes parents. J'avais trois ans et demi et je leur ai répondu par l'affirmative. Sonia, mon aînée d'un an, a donc rejoint la tribu nomade fondée par Hermann et Gisèle Prignitz – patronyme d'origine allemande – après qu'un juge de leurs amis eut bouclé le dossier avec rapidité et bienveillance. Et c'est donc accompagnée de deux gamines que ma mère va débarquer à Ouagadougou, en Haute-Volta, au mois d'octobre de l'année 1980. Mon père, retenu en Centrafrique par ses obligations professionnelles, ne tardera pas à nous rejoindre...

Il arrive deux mois plus tard, dans le courant du mois de décembre. Nous vivons alors dans un bel appartement, au cœur de la ville. Sonia et moi fréquentons l'École française, où ma mère a négocié mon entrée en classe maternelle – je n'avais pas encore tout à fait l'âge requis pour y être admise. Chaque matin, Gisèle part au guidon de sa Mobylette enseigner le français à la fac de Ouaga. Mon père, lui, est dans l'attente d'un contrat : il profite des quelques mois de liberté qui lui sont offerts pour effectuer à plusieurs reprises la traversée du Sahara. Même si le pays est soumis à de fréquents soubresauts, mes parents mènent la vie qu'ils ont choisie : familiale, confortable, exempte de tout souci.

À la rentrée 1981, Hermann Prignitz est engagé à l'école inter-États des ingénieurs de l'équipement rural au titre de la coopération française. Nous

déménageons alors pour nous établir aux confins de la capitale, derrière l'école d'ingénieurs où il va dispenser ses cours de maths. Comme ma mère est elle aussi accaparée par ses étudiants, je profite de leur absence pour explorer la concession où sont hébergés expatriés et fonctionnaires locaux, ainsi que le parc botanique environnant. Un terrain propice à l'aventure. À condition de ne craindre ni les serpents, ni les sauriens, ni les scorpions...

À cinq ans, je m'initie au labourage derrière un âne; à dix, je chasse le varan à mains nues. Aucun animal ne me fait peur. Pas même les araignées que je collectionne quand vient la saison des pluies. Il en sort alors de partout. Ma préférence va à celles qui sont rouges et velues. Quand on les caresse, on dirait du velours avec des pattes partout. Haro sur les escargots et sus aux grenouilles! J'ai les cheveux coupés en brosse, presque rasés, comme ceux des garçons, car ma mère veille à ce que je ne rentre pas à la maison la tête envahie par les poux. Alors, elle ne me demande pas mon avis. Et je passe régulièrement à la tondeuse, assise sur un tabouret, bras croisés, l'air boudeur et le regard fixé très loin sur un point imaginaire. Mais peu m'importe finalement... Je vis chaque jour au soleil, le corps bruni, le dos noirci, tellement libre et insouciant.

Je suis la petite fille la plus heureuse du monde et je traque les chats parce qu'ils me fascinent. Alors que je m'aventure entre la maison et un muret qui borde celle-ci à la poursuite de l'un d'entre eux, je



reste la tête coincée, prisonnière, hurlant comme une forcenée durant une dizaine de minutes – autant dire une éternité. C’est Amidou, notre cuisinier au visage barré de scarifications et aux dents limées en pointes, qui donne l’alerte. Il faudra abattre le muret à coups de masse pour me libérer. Je n’échappe pas, le soir, à une réprimande d’envergure car on sait faire preuve d’une rigueur toute teutonne chez les Prignitz – c’est dans les gènes de Hermann. Ma mère, elle aussi, trouve que je fais trop de bêtises. Il faut dire que c’est l’époque où je me lance des défis : « Pas chiche que tu restes perchée dans cet arbre pendant des heures sans bouger avec toutes les bestioles qui te courent dessus ! » Comment ça, « pas chiche » ? C’est ce qu’on va voir... Même pas peur des trucs un peu dégueu !

Mes parents travaillent beaucoup et je suis en partie éduquée par des nounous. Je vais et je viens pieds nus, vêtue en tout et pour tout d’une culotte. Mon territoire s’étend à perte de vue. J’ai des copains de toutes les nationalités, et nous parvenons à échanger dans un sabir que nous sommes seuls à comprendre. On construit des cabanes. La terre glaise remplace la pâte à modeler lorsqu’il s’agit de fabriquer des bonshommes pour le moins difformes. Quand il pleut, on nage dans les caniveaux qui débordent d’eau boueuse. Sonia, ma sœur adoptive, quoiqu’un peu plus âgée que moi, n’est pas la dernière à partager nos jeux. Les quatre cents coups, en général, on les fait ensemble. Nous

vidons l'armoire pour nous déguiser ; les robes que ma mère arborait durant sa période hippie, ses foulards indiens encore imprégnés de patchouli font notre bonheur. On lui pique son maquillage. On éclate de rire même quand elle s'en aperçoit et nous fait part de son mécontentement. C'est à celle qui sera la plus chipie, et la concurrence est rude.

Au début, elle et moi étions inséparables.

Deux ans après l'arrivée au pouvoir du capitaine Thomas Sankara, mon père finit par se lasser de l'Afrique et des coups d'État qui s'y succèdent. Il caresse aussi le rêve de créer une entreprise spécialisée dans l'informatique. En 1986, mes parents décident donc de regagner la France et de s'établir à Albi, où se présente une opportunité. Nous allons y rester durant quatre ans. Et c'est alors que mes liens avec Sonia vont se distendre. Dans le quartier de Bangui où elle a vu le jour, en Centrafrique, elle était considérée comme une petite bâtarde. Née d'un père blanc d'origine portugaise et d'une mère noire, elle ne s'est jamais sentie désirée par ceux qui lui ont donné la vie, et sa communauté l'a d'emblée rejetée. À onze ans, cela pèse déjà lourd dans son bagage émotionnel.

La France, où la famille Prignitz vient de s'installer, lui semble être le cadre propice à une vie meilleure, et elle s'empresse d'éradiquer l'Afrique de ses

souvenirs. Nous allons dès lors cheminer sur des voies qui ne se rejoindront plus jamais. Pour ma part, je me sens coupée de mes racines. J'éprouve un manque viscéral. En fait, je suis noire à l'intérieur et personne ne le sait. Personne ne s'en rend compte. Je ne parviens pas à m'habituer au manque d'espace et de lumière, à l'horizon que barrent des immeubles, aux horaires qui n'ont rien à voir avec ceux du soleil, à ce rapport au temps qui m'est parfaitement étranger. Je suis sans repères. J'ai jusqu'alors vécu au jour le jour et sans contrainte; je découvre que je ne sais pas vivre autrement: le continent africain m'a déjà façonnée, je suis sous son emprise et appelée à le demeurer.

Sur le plan physiologique, Sonia et moi sommes également très différentes. Elle a des formes et c'est bientôt une jeune fille, alors que je ressemble encore à un bébé rêveur aux joues rondes, au regard candide. Je la vois grandir, renier ses origines, se franciser... Je ne la comprends pas. Elle n'est plus « ma » Sonia, mon aînée chérie, celle qui m'a remplacée en qualité de premier enfant sur le livret de famille des Prignitz. À Albi, nous sommes, pour toujours, devenues étrangères l'une à l'autre...

À l'école, j'ai de bonnes notes sans être une élève exceptionnelle. J'ai souvent l'esprit ailleurs; un morceau de moi est resté en Afrique et je me sens comme amputée. Maman étant agrégée de lettres, il y a des bouquins partout à la maison. Maupassant, Zola, Poe et Baudelaire sont dévorés

avant Enid Blyton ; ma mère a d'ailleurs l'habitude de dire : « Anne a lu *Les Fleurs du mal* avant d'ouvrir son premier livre de la Bibliothèque rose. » C'est vrai. Ces livres, je les lis avec mes yeux d'enfant de onze ans et ils me transportent. Grâce à eux, le temps passe plus vite et la vie en France me paraît moins terne. Je suis une petite fille solitaire, j'ai peu de copines, je ne me dévoile pas...

Je me sens un peu opprimée dans cette famille qui m'a transplantée du jour au lendemain en terre inconnue. Fort heureusement, à l'occasion de notre séjour dans le Tarn, je vais découvrir les chevaux. Une rencontre déterminante. Un coup de cœur absolu qui perdure encore aujourd'hui. Il est survenu lors d'un séjour dans une colonie de vacances où ma mère m'avait inscrite. Lorsque j'approche un cheval pour la première fois, je suis émerveillée. Cet animal, le plus beau de la création, j'en fais un ami. J'ai compris que je pouvais tout lui dire. Il ne juge pas. Il ne trahit pas les secrets. Je trouve auprès de lui compréhension et réconfort. D'autant que le côté perfectionniste de mon père me pèse... Si je lui rapporte un 18 dans telle ou telle matière, il me dit : « C'est bien, mais tu aurais pu avoir 20. » Fin de la discussion. J'aimerais parfois lire dans son regard qu'il est fier de moi – même un tout petit peu. Cela m'aiderait à grandir et à prendre confiance en moi. Aujourd'hui, je pense que certaines de mes carences, voire certains de mes défauts, résultent de la relation qui a été la nôtre à cette époque. Chez les Prignitz, on est aimants mais on ne donne pas dans l'effusion. Les démonstrations, ce n'est pas le

genre de la maison, ni avec les enfants, ni entre eux. Je n'ai pas été malheureuse, mais je ne me souviens pas de gestes tendres de leur part... Je ne leur en veux pas, d'ailleurs. Par contre, je me souviens très bien de moments intimes passés avec ma mère... lorsqu'elle me lisait chaque soir une histoire, je sentais dans son cou l'odeur de son parfum. Je pourrais le reconnaître entre mille.

Tant pis si aujourd'hui je doute tellement de moi. De mon physique, notamment. Lorsque ma mère m'achetait des vêtements, j'avais droit à des pantalons ou à de grosses robes à carreaux. Il y a mieux pour éveiller la féminité. Voilà pourquoi, dans le cadre de ma vie sentimentale, je serai toujours en quête de quelqu'un qui soit susceptible de me valoriser et de prendre soin de moi.

Mes souvenirs les plus tendres, je les tiens d'Oma, ma grand-mère paternelle. Elle me prodigue toute son attention. Je suis sa princesse. En de rares occasions, hélas, puisque cette robuste paysanne allemande s'est établie en Champagne et que je ne la vois que lors des vacances d'été. Oma, c'est le surnom de Rosa Mathilde; elle a élevé seule neuf enfants, son mari ayant été victime d'un accident de tracteur. Mon père, qui était l'aîné de la fratrie, avait tout juste dix-sept ans lorsque ce drame est survenu. Pas sûr qu'Oma ait alors su trouver le temps de lui témoigner toute l'attention dont il avait besoin. Je peux comprendre qu'il n'ait pas été en mesure de me donner ce qu'il n'a pas reçu.

Cependant, quand ma sœur Lauren est venue au monde, en 1984, papa a su déverser sur elle toute

l'affection qui m'avait manqué. Comme s'il en avait fait l'économie dans l'attente de cette petite dernière qui lui ressemblait tant... ou alors peut-être qu'elle le sollicitait plus que moi, tout simplement. Lauren est une Prignitz bon teint, alors que mes traits et ma morphologie sont plutôt proches de ceux de ma mère. Je me rappelle le jour où Lauren est arrivée à la maison. Elle n'était pas du tout comme je l'espérais. Moi, je voulais une petite sœur noire. Comme la poupée Tiny que les monos m'avaient présentée dans un berceau quand j'étais en colonie de vacances. Ils rigolaient très fort : « Ta petite sœur, elle va être comme ça ! » Alors, non, vraiment, je n'avais aucune raison de me réjouir de l'arrivée de Lauren ; elle n'était pas la bienvenue. J'allais même bientôt lui vouer une rancune tenace... La faute à un cabri appelé Petit Diable, auquel j'étais très attachée. Il me suivait partout, jusque dans ma chambre. Un jour, il a malencontreusement égratigné le visage de ma petite sœur. Les biquettes, elles sont comme ça : il faut qu'elles grimpent partout. Lauren était dans sa poussette quand Petit Diable a posé sur elle les deux sabots de ses antérieurs. Son sort a dès lors été scellé : il était condamné à finir en méchoui. Déchirée, meurtrie, je suis restée longtemps inconsolable. J'ai versé des torrents de larmes. C'était ma première grande douleur d'enfant et j'en ai fait porter la responsabilité à Lauren.

Dans le courant de l'année 1989, j'ai alors treize ans, papa et maman nous apprennent une

grande nouvelle à mes sœurs et à moi. Celle que j'attends depuis longtemps sans vraiment y croire : on boucle les valises et on retourne vivre en Afrique. L'affaire de papa n'a pas donné les résultats escomptés. Oui, c'est décidé, on part pour l'ex-Haute-Volta, devenue le Burkina Faso.

Je crie ma joie.

Sonia, elle, ne cherche pas à cacher son dépit.



Nous revenons sur le continent africain au début du mois de novembre 1989. Ouagadougou, la capitale du Burkina Faso, compte un million et demi d'âmes, c'est la plus grande ville du pays ; et moi, je m'y fonds à merveille. Je me sens à nouveau dans mon élément. Je suis alors en classe de quatrième. Je caresse le rêve de devenir vétérinaire mais compte tenu de mon manque d'enthousiasme dès qu'il s'agit de potasser, je me fais vite une raison : je n'y parviendrai jamais. Et je renonce. À cette époque, je suis un rien dilettante. Pas tournée vers l'effort, en tout cas. Quelle importance ? Je mène à nouveau la vie que j'aime, celle d'une sauvageonne. Ma passion pour les chevaux se fait dévorante et durant les cours j'ai l'esprit ailleurs ; je chevauche des montures pleines de sang, étalons aux aplombs superbes, à la crinière de feu et aux muscles saillants. Je suis enivrée par le martèlement de leurs sabots lorsqu'ils m'emportent au galop vers un soleil énorme qui bascule derrière

l'horizon. C'est souvent un « Mademoiselle Prignitz, vous êtes avec nous ? » qui me ramène à la réalité. Je bafouille. Je m'excuse. On rit autour de moi...

Le soir, à la maison, c'est l'engueulade assurée. Ma mère me reproche non seulement de ne rien faire à l'école, mais aussi de ne pas porter une tenue « correcte » : je mets des jeans déchirés aux fesses et je collectionne les piercings aux oreilles. Il faut dire que cela se bouscule un peu dans ma tête ; je cherche des repères pour inventer celle que j'aimerais devenir. C'est le sort de tous les ados, le cap n'est pas facile à franchir. À cette époque, alors que j'assiste aux transformations de mon corps, je découvre mon intérêt pour les garçons et passe d'une histoire à une autre sans savoir ce que je recherche. J'ai besoin de me rassurer. Je n'arrive pas à croire que quelqu'un puisse s'intéresser à moi. Je n'ai pourtant rien d'un laideron – non, je suis même une ado assez mignonne : jolie silhouette, visage à l'ovale régulier, lèvres charnues qui me donnent une expression vaguement boudeuse. Des garçons qui se retournent sur mon passage, il y en a donc forcément quelques-uns. Et dès que je sens l'un d'eux un peu motivé – ce que je ne remarque pas forcément à chaque fois –, je me crois obligée de sortir avec lui. Tout cela ne va pas bien loin. Quelques baisers et des caresses furtives échangées ici et là...

J'ai longtemps été persuadée que mon père ne s'intéressait pas à ma vie sentimentale alors qu'il tenait à jour le registre de mes coups de cœur. Il

me l'a signifié d'une façon un peu abrupte, un soir où j'ai fait irruption à la maison accompagnée d'un garçon. C'était lors d'un dîner auquel prenaient part des amis à lui. Il m'a accueillie en ces termes : « Ah, voici ma fille, je vous présente Anne. Et lui, c'est Vincent, je crois que c'est le huitième depuis la rentrée... » La honte. Une détresse insupportable m'a submergée alors que chacun avait les yeux rivés sur moi. J'aurais aimé disparaître. Était-ce là le moyen de me faire part de son inquiétude ? Oui, sans doute. Papa, de toute façon, n'était pas capable de la manifester autrement. Le pauvre... Il ne savait pas tout. De mes petits copains, il n'a rencontré que ceux qui ont vraiment compté.

J'ai quinze ans lorsque je souffre pour la première fois à cause d'un garçon. Il s'appelle Tokou, il est burkinabé par son père, martiniquais par sa mère, très noir de peau, très beau. Au début, nos jeux étaient innocents et ils le sont devenus un peu moins au fil du temps. Tokou m'a fait découvrir d'autres horizons. Il a éveillé mes sens et développé mes goûts musicaux. Pour moi, la musique, cela a d'abord été celle qu'écoutait mon père – dont les goûts sont assez éclectiques : l'éventail est large, des Beatles au Creedence Clearwater Revival, de Bruce Springsteen au Pink Floyd, en passant par Jean-Jacques Goldman et Renaud. Je voue une admiration particulière à ce dernier depuis l'enfance et je connais la quasi-totalité de son répertoire. À seize ans, j'ai même interprété ses chansons dans un cabaret de Ouaga durant un mois et demi. Ça, je n'osais même pas en rêver ! Tokou, lui, m'ouvre au rap. Il me fait découvrir

NTM, IAM ou encore MC Solar, dont j'apprécie le tempo et les textes ciselés.

Tokou et moi sommes nés à huit jours d'intervalle seulement. À l'occasion de notre anniversaire, j'organise une fête à la maison. Notre première boum, avec permission de faire du bruit jusqu'à 22 heures et papa Prignitz enfermé à l'étage pour nous chaperonner. Tokou, c'est le beau gosse de service, il a une moto et toutes les filles à ses pieds. Quand il danse, elles le dévorent du regard. Il le sait. Il en joue. Il en rajoute. Et moi j'ai mal... Je me sens dépossédée. Dévalorisée. Je crois qu'il savoure l'emprise qu'il exerce sur moi.

Je ne passe pas une journée loin des chevaux. J'accompagne en brousse, parfois durant une semaine, un ami qui dirige un centre équestre; je m'émerveille des paysages traversés, de l'accueil qui nous est réservé dans chaque village, de la joie des enfants et de l'exubérance des parents. Tant de gentillesse et de générosité demeure au nombre de mes plus beaux souvenirs africains. Je pars aussi rejoindre Tokou, à trois heures à cheval de la ville, dans une maison qui appartient à sa famille. Je me sens libre, merveilleusement libre... Quelle adolescence magnifique! Les remontrances familiales, les petits chagrins d'amour, rien de tout cela ne tient la route comparé aux moments heureux qui se sont succédé durant cette période de ma vie. Et si je tente, à cet instant précis, en fermant les yeux, de faire affleurer comme une bulle à la surface de

ma mémoire un quelconque mauvais souvenir, rien ne remonte. Je revois avec nostalgie la jeune fille éprise d'indépendance que j'étais alors, amoureuse des grands espaces et désireuse de vivre sa vie sans contraintes ; je me suis efforcée de lui rester fidèle. Ai-je eu raison ? Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, mon univers était alors comparable à celui des enfants, teinté d'irréel. J'évitais de me poser trop de questions. En Afrique, j'ai appris à vivre au jour le jour. Et à savourer l'instant présent.

Malheureusement, mes parents ne considèrent pas d'un œil favorable ma soif de liberté, et ils décident de m'expédier dans un lycée strasbourgeois. Car, selon Gisèle Prignitz, « il devenait urgent de me couper de mes mauvaises fréquentations ». À l'exception d'un établissement privé, il n'y a plus guère à cette époque d'endroit qui accepte de m'accueillir en première à Ouagadougou et dans ses environs. Je me retrouve donc inscrite dans un austère lycée de l'est de la France ; mes week-ends, je les passerai « bien sagement en famille », entre Mulhouse et Offenbourg, où mes parents comptent des frères et des sœurs. Avant que je m'envole vers la France, il m'a été rappelé que je n'étais pas autorisée à remettre un pied sur le sol africain avant d'avoir obtenu des résultats scolaires « probants ». Il y a des adieux plus déchirants. D'autant que je vais rester un an loin des miens...

